

HISTOIRE SANS PAROLES

Monsieur Droit ouvrit son livre à la page cent soixante et une. Du plat de la main il lissa la feuille, puis toussa pour s'éclaircir la voix.

Par la fenêtre ouverte tout le parfum de mai pénétrait dans la pièce. Les arbres lourds de feuilles vertes, de sève et de murmures, frissonnaient. Sur le rose éclatant du toit voisin, un chat noir glissa. Soudain, bref, le chant d'un oiseau. Et puis le bruissement du silence...

Ils étaient six dans la classe blanche où les pupitres vides semblaient béer d'un noir sourire.

Du plat de sa main ornée d'une lourde chevalière, pour la seconde fois monsieur Droit lissa la page cent soixante et une. Puis il leva les yeux et son regard croisa celui d'Anne-Marie.

Comme un scintillement, l'éclat de ses prunelles fut voilé. Elle avait un visage plus frais, plus riche qu'une jacinthe. Ses cheveux retombaient en mèches droites jusqu'à la naissance de son cou.

Une abeille se heurta aux vitres en chocs répétés.

Monsieur Droit envisagea le mot "confiance" avec angoisse, le mot "jeunesse" avec désespoir. Il n'osa pas penser au mot "amour".

Une révélation lui fut soudain faite : les noms et les mots sont comme des étiquettes... vides de sens s'ils ne sont accrochés à quelque chose que l'on peut saisir à pleines mains...

Cinquante cinq ans de la vie de monsieur Droit étaient faits d'étiquettes sans objets. Et maintenant, assise bien droite, avec l'éclat de son front bien construit et la pose abandonnée de ses mains, elle se montrait, objet sans étiquette, dans une splendeur inexplicable et sereine.

Il entendit sa propre voix énoncer des phrases latines. Il entendit des chocs, des murmures, des plumes grincer.

Mais elle... Attentive peut-être, elle s'était penchée en avant et avait mis son front dans sa main. Elle écrivait peu et mordillait son crayon.

Alors le soleil inonda sa chevelure. Elle leva vers lui son visage enfantin, tout plissé de sourires.

Ainsi, au réveil, dans la blancheur des draps. Une épaule découverte et cette même moue aux lèvres... L'odeur sucrée de la jacinthe. Tige verte, luisante et pleine... La main ornée tourna la page et du plat de la paume lissa le feuillet cent soixante deux. Il avait suffi de quelques secondes. Anne-Marie avait changé de place.

Elle lut. Elle avait une voix ennuyée et douce comme un secret. Entre la rondeur pourpre de ses lèvres les "s" sifflaient et les "t" étaient durs comme un choc. Pourtant, chaque mot était une confiance.

Rien à redire sur la traduction impeccable et sur les explications grammaticales. Monsieur Droit inscrivit une bonne note à l'encre rouge dans la colonne "préparation latine" et se sentit emporté sur l'aile du mot "chagrin".

Pierre Trente se moucha car il avait le rhume des foins. Le soleil incommodait son crâne douloureux. Et la tristesse du printemps pesait sur ses épaules chétives. Du coude il heurta le bras proche d'Anne-Marie : il venait d'être interrogé. Sans un mot elle glissa sous sa main la traduction annotée des BUCOLIQUES dont elle se servait pour elle-même. Puis elle saisit le deuxième feuillet de la lettre d'amour qu'elle était en train de lire. C'était la lettre du jeune surveillant. L'écriture était mauvaise. Le lyrisme sonnait faux. Cependant il y avait une sorte de tendresse qui débordait de tout ça. Anne-Marie lisait sans sourire. "Oh! mon cher petit amour tout neuf, je ne veux pas que tu me quittes. Le souvenir de notre dernière promenade me hante. La nuit je ne peux dormir à la pensée de notre amour. Réponds-moi et donne-moi un autre rendez-vous..." Elle leva les yeux et laissa errer son regard autour de la pièce. Elle considéra la chaire noire, les cartes murales, toute la richesse extérieure, dans la cour, puis enfin le crâne dénudé, le visage étroit aux yeux pochés, le nez ample et la bouche menue du professeur de latin. Il avait de belles mains et des gestes graves...

Avec la cruauté des enfants elle imaginait sur ce crâne les coiffures les plus imprévues : gibus, tricorne, panama. C'était un jeu amusant. Aussi drôle qu'un film de Charlot. Mais, trop sournoise pour sourire, elle gardait bien entendu un visage impénétrable.

Pierre Trente lui rendit la traduction avec adresse et s'essuya le nez du revers de la main avec un ouf ! de soulagement. Maintenant c'était Mathilde qui se débattait avec la dernière phrase. Elle ne voulait pas se servir de la traduction. Mathilde était une sorte de guerrier solitaire et personne ne lui faisait confiance.

Les trois derniers élèves ployaient sous le fardeau de la tiédeur précoce, l'un somnolait, l'autre dessinait en marge de son cahier, le dernier contemplait le profil de la trop belle Anne-Marie avec une hébétude pensive.

Monsieur Droit donnait les indications pour le prochain texte à étudier.

Alors, Pierre Trente eut une étrange intuition. Cela le troubla un peu comme le vent agite la surface de l'eau, puis ce fut un grand remous... Il venait de comprendre le drame de monsieur Droit !... Qu'auriez-vous pensé à seize ans ? en voyant un maître vénéré, vénérable et secrètement jugé cacochyme contempler avec tant de ferveur une des vôtres ? une qui ne compte pas plus d'années que vous-même ? qui en est au même point en sagesse et en connaissance ? Malgré le mystère de la féminité et la science éternelle de l'ingénue, il reste bien des points, c'est sûr, sur lesquels on est frères ! Coude à coude ! Ce fut donc un mélange de rire, de révolte et de haine qui agita Pierre Trente.

Il se demanda si Anne-Marie savait, mais sa méditation fut interrompue par une violente crise d'éternuements. Il chercha son mouchoir au fond des poches effrangées de son sarreau gris. C'était un mouchoir très sale. Monsieur Droit perdit ce qu'il aurait pu acquérir d'indulgence et pitié en considérant avec réprobation ce chiffon aigre.

Le professeur eut un mot amical pour le pauvre enrhumé, un autre mot pour le printemps et les dangers des premiers rayons de soleil. Ce disant il rangeait méthodiquement ses papiers dans sa serviette, baissant les yeux avec insistance. Et soudain, comme une bénédiction sur les choses accomplies la cloche punctua l'heure écoulée. La journée acheva son cours tranquille.

Ensuite, au cœur de la nuit bleue, avec par la fenêtre largement ouverte le chant monocorde des grenouilles, Pierre Trente attendit longtemps le sommeil. Il ne pouvait pardonner ! Il avait mis quatre oreillers sous sa tête et comprimait son nez avec son mouchoir. Harcelé par les respirations bruyantes et régulières du dortoir il cherchait mais en vain une solution à la chose. Il désirait punir. Il ne savait pas pourquoi. Et dans sa fièvre malheureuse mille ébauches plus stupides les unes que les autres l'assaillaient. Le sommeil l'enveloppa enfin dans un monde de cauchemars inachevés tandis que, en chaussettes, le jeune surveillant traversait le dortoir les mains sur son cœur, avec aux lèvres la dernière promesse silencieuse d'Anne-Marie, toute fraîche encore de saveur sucrée...

- o -

Le lendemain Pierre Trente n'eut pas besoin de sévir. Monsieur Droit, s'il commenta Racine, porta toute son attention sur la brune Mathilde. Il n'eut pas un regard pour Anne-Marie. Pas une fois il ne l'interrogea.

De ce mois de mai à ce mois de juin il en fut ainsi. Dans la fièvre des derniers jours qui précédaient l'examen il en fut encore ainsi.

Jamais personne ne sut le drame de Monsieur Droit, sauf Anne-Marie elle-même, qui continuait à ne pas sourire en contemplant l'univers sans manifester d'étonnement. Comme l'eau glisse de roche en roche, jaillit, éclate et se referme en ruisseau, elle persistait à ignorer la souffrance.

- o -

Il est possible que dans une rue violette aux maisons rapprochées, alors qu'il rentrait tranquillement du café après avoir gagné sa quotidienne partie de billard, elle lui soit apparue, toute blanche, mains jointes sur son cœur, avec aux lèvres un certain goût sucré...

Toute blanche entre les maisons, comme une traînée de lune sur un pan de mur.

Alors, il est possible encore qu'au lieu de la frôler en soulevant son chapeau d'un air universitaire, monsieur Droit ait senti soudain tomber à ses pieds la défroque de ses rides, de sa calvitie et de tous les fatras de l'âge.

Et que tout à coup, comme un vin généreux, l'appel d'une chose ancienne soit remonté jusqu'à ses lèvres...

Il est possible qu'à pleines mains il ait saisi cette taille souple et tiède, et qu'il ait gémi sourdement avec des sanglots plein la tête en pensant vivre un rêve absurde.

Il est possible qu'au lieu de sentir le martèlement des petits poings sur ses épaules, les griffes sur ses mains et toute une minute de blessures et de défense hostile, elle ait simplement enroulé ses bras autour du cou de monsieur Droit, comme une écharpe molle et tendre, et sur ses lèvres déposé aussi le goût sucré... comme une abeille se pose sur la fleur...

Et lui, alors, s'était enfui, les mains sur les yeux, après l'avoir repoussée comme une chose détestable. Il voulait avoir rêvé !

Or, au matin laiteux, il pouvait voir encore sur le revers de son veston le long cheveu blond, tout droit, sans une boucle. Bien puni, Monsieur Droit, d'avoir aimé une jacinthe ! Bien puni dans ses principes, ses maximes et ses étiquettes !

Bien puni dans son printemps tardif...

- o -

Il n'y eut pas d'histoire car personne n'en parla jamais. Les légendes volent de bouche en bouche, expliquées, commentées, falsifiées. Les Bucoliques s'analysent, se traduisent, se répètent. Racine se récite...

Les notes sont notées, rouge sur blanc, de colonne en colonne. Les points sont additionnés, classés, proclamés.

Mais Monsieur Droit vous pouvez marcher tête haute. Un baiser n'est qu'un petit souffle tendre dans le printemps.

Un remords n'est qu'un petit souffle de confessionnal.

Et une fille qu'on méprise a toujours su garder le silence à ce sujet...

Jeanne RIBAUCOUR
(avril 1949 ?)

HISTOIRE SANS PAROLES est datée de 1949, mais il se peut qu'elle ait été dactylographiée à cette date, mais rédigée plus tôt.

C'est un hommage crypté au Maître MEYRIGNAC, que nous aimions beaucoup. Personnage étrange à force de conformisme apparent. Homme de grande culture et professeur attentif.

Célibataire, il était d'une extrême froideur avec ses élèves féminines. La seule fois où je me suis rendue chez lui pour chercher un devoir qu'il devait me rendre j'ai eu le sentiment très net qu'il avait peur des femmes. En classe, il était gentil, ironique, spirituel, juste un peu intimidant.

Il mettait Racine au pinacle, et m'en a dégoûtée à jamais. Cependant il me tenait en estime. François Doat qui a été son élève dix ans après moi m'a raconté qu'il leur avait lu un de mes devoirs sur Musset, qu'il avait pieusement conservé.

Cette nouvelle est de pure fiction, bien entendu (comme toutes celles que j'écrivais déjà). Le pensionnaire en sarreau gris victime du rhume des foins est inspiré d'un garçon qui s'appelait Château.